





Rêve de fer

Une poignée dans chaque paume, Pierre tressaillait sur le gravier. Son frêle engin le ramenait d'une lointaine ballade. Comme prévu, il avait enfourché sa bicyclette, sujet affectueux, pour se vouer à un exercice panoramique. Assez rapidement il avait franchi les portes de la ville, quittant les zones où une petite image bleue et blanche explique comment tenir un enfant par la main, dépassant les fenêtres d'où vomissent, comme une épidémie, des géraniums rouges.

Joyeusement le vent gonflait sa chemise, son pantalon et faisait dresser ses cheveux. Il était assis et se laissait ventiler, se faisait éventer descendant. C'était bien commode et assez digne. Il se pavanait ainsi, contre le souffle, s'abandonnant au mouvement qu'illustrait le paysage. Ses oreilles lui semblèrent pointues pendant un moment, mais il se ressaisit et pensa bien qu'elles étaient froides. La pente fit encore une courbe généreuse pour clore la descente et puis, ma foi, Pierre dut donner du talon. Platement il pédala. Pour laisser des traces, il fendit une flaque d'eau, ainsi la gomme imprima de singuliers galons à l'asphalte. Chemin faisant, il tourna la tête pour ne pas se perdre de vue, il ne cessait de s'observer dans son rôle de cycliste et même de s'applaudir, jusqu'à s'émerveiller qu'il fût le sien. Dû à la nouvelle allure qui le menait, il eut un relâchement quasi lunaire, il changea de vitesse en un temps lié. Puis dans un repliement de jarret, il s'efforça de donner des accents au pédalier.

Quand même, pensa Pierre, je suis le seul maître à bord, je pourrais même descendre la selle. Je sillonne la vallée à moi tout seul – personne ne me voit et ne se doute que j'y suis. C'est un secret, ces roues qui tournent comme un manège, c'est un enroulement de secrets. Et voilà que ses mollets devinrent volubiles. Il poussa, poussa, poussa un peu comme un chant – une prière, une messe, un rituel, le corps fou, soudain – une ritournelle. Il ne sentit pas dans son ébriété musculaire, qu'il ne gravissait que légèrement, à vrai dire, il montait la pente. Hormis ses jambes, pourtant, rien ne s'activait en lui, il ne pensait pas à sa salive tiède qu'il retenait, avant de la laisser choir, au feutre de sa langue, ou à sa sueur perlant grassement sur sa colonne vertébrale. Les yeux exorbités, il s'agrippait au guidon. Pierre, en proie à ce drame sanglant intérieur, dû à cette frénésie du talon, ce flamenco suspendu, ne faisait plus qu'effleurer le sol, lui semblait-il et dans son émoi et pour que sa joie demeure, vigilant, il répétait, à l'infini, sa poussée.

Cependant au trois quart de la côte, un peu, petit peu et doucement liquéfié, cambré vers l'avant, le voilà décomposé. Tout Pierre qu'il est, tout las, il se coucha vers la gauche, sa bicyclette en guise de couverture. Il était dans ses propres limbes, son cœur sonnait au loin. Les passants ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient en bordure de route. Ce ne fut qu'à la fin de la nuit qu'il regagna son domicile.

Anne Schmitt